

John Keats

Lettres

Les lettres de Keats, libres de toute pose, rayonnent de pensée. Elles jouent, sinuent, et, soudain, se glacent... De cette correspondance incomparable, aucune traduction en français de quelque ampleur n'est (à notre connaissance) aujourd'hui disponible.

Charles du Bos a donné, au détour d'une étude sur Maurice de Guérin (dans *Du spirituel dans l'ordre littéraire*, Corti, 1967, pp. 102-103), deux brefs exemples de ce que pourrait être une traduction elle-même pensante des lettres de Keats (mais c'est de l'ensemble des traductions — de Shelley, de Hardy, des Browning — dont il parsème son œuvre que nous aurions à tirer des enseignements). L'un des passages qu'il traduit est celui où Keats caractérise la « *Negative Capability* » : « ... cette qualité de tant d'importance en littérature, et que Shakespeare possédait dans de telles proportions — je veux dire la *Capacité négative*, la faculté chez un homme de savoir exister au sein des incertitudes, des mystères, des doutes, sans vouloir d'irritante façon rejoindre à tout prix le terrain des faits et de la raison. » L'autre passage (tiré d'une lettre de quelques mois ultérieure) reprend le même mouvement : « En ce qui concerne le caractère poétique lui-même, ... il n'est pas un caractère à proprement parler, — il n'a pas de *moi*. Il est toute chose et il n'est rien, — il se plaît également dans la lumière et dans l'ombre ; il vit de *gusto*, que la saveur apportée soit vile ou pure, haute ou basse, riche ou pauvre, mesquine ou élevée... » (Il faudrait suivre du doigt, doucement, le texte anglais, pour éprouver comment Du Bos, guidé par sa propre interrogation, libère le rythme, dilate légèrement une expression, souligne, à peine, tel accent de la pensée de Keats, qui poursuit :) « Il éprouve autant de délices à concevoir un Iago qu'une Imogène. Ce qui choque le philosophe vertueux ravit le poète caméléon. Le plaisir qu'il prend aux ténèbres des choses n'engendre pas plus de maux que l'enchantement qu'il dérive de leur éclat parce que tous deux trouvent leur fin dans la spéculation. Un poète est l'être le moins poétique qu'il y ait au monde, car il ne possède pas d'*identité*... »

Traduire Keats : l'entreprise est à reprendre, ou à réinventer. Traduire sa correspondance, ses poèmes ? La distinction, dans bien des cas, s'efface. Dans les longues lettres en forme de journal que Keats destine à ses plus proches, on voit se former des poèmes, qui parfois même s'offrent tout achevés. René Char et Tina Jolas, pour l'un des trois poèmes de Keats qu'ils ont traduits dans *La planche de vivre* (Gallimard, 1981), ont tenu à ne pas le disjoindre tout à fait (malgré l'usage) de la lettre où il avait fait son apparition, à n'en pas arracher, du moins, les quelques lignes auxquelles il était appendu : « ... J'ai été conduit à ces pensées, mon cher Reynolds, par la beauté du matin agissant sur un sentiment d'Indolence. Je n'ai lu aucun Livre — le Matin m'a donné raison — je ne songeais qu'au Matin, et la Grive m'a donné raison, qui peut-être disait,

*O toi dont le visage a éprouvé le vent d'Hiver,
Dont l'œil a vu les nuages de neige flottant dans la brume...*

Les pages que nous republions ici sont extraites de *Lettres de John Keats traduites et présentées par Aliette Bemberg* (Librairie Béranger, Paris, 1949 — avec une préface d'Alfred Fabre-Luce). Depuis longtemps introuvable, ce beau livre présentait des traductions le plus souvent attentives et subtiles, et des explications précieuses pour suivre les méandres lumineux de Keats.

C. M.

A REYNOLDS.
19 février 1818

Keats n'aspire pas seulement à un contact des intelligences mais à une correspondance plus profonde entre les hommes, capable de dominer l'hostilité des caractères. Ce désir d'union lui vient en constatant dans le cercle restreint de ses amis des dissensions qui tuent l'amitié. Keats, quoique ardent et prompt à s'indigner, a besoin d'accord ; au fond, ce qu'il combat, c'est l'égoïsme et surtout la connaissance purement intellectuelle qui irrite les esprits en leur faisant sentir leur impuissance. Il voudrait faire pressentir à ses amis les bienfaits qui leur seront accordés si leurs âmes, en apparence endormies, s'ouvrent et se laissent imprégner.

Le chant d'un oiseau par une radieuse matinée suffit pour lui inspirer un sentiment de communion avec le monde qu'il exprime merveilleusement dans les derniers vers du sonnet qui accompagne cette lettre :

*O fret not after knowledge — I have none,
And yet my song comes native with the warmth
O fret not after knowledge — I have none,
And yet the evening listens. He who saddens
At thought of idleness cannot be idle,
And he's awake who thinks himself asleep.*

O ne cherche pas la science — je ne sais rien,
Et pourtant mon chant jaillit avec la chaleur.
O ne cherche pas la science — je ne sais rien,
Et pourtant le soir écoute. Celui qui s'attriste
A la pensée de la paresse ne peut être paresseux,
Et il est éveillé celui qui croit dormir.

Mon cher Reynolds,

J'ai subitement eu l'idée que l'homme pourrait passer une vie très agréable de la manière suivante : qu'un jour il lise une page quelconque de vraie poésie ou de prose distillée, et qu'il erre avec cette page, qu'il médite dessus, qu'il y réfléchisse, qu'il la sente, qu'il la commente et qu'il rêve sur elle jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Mais quand le sera-t-elle ? Jamais. Lorsque l'homme est arrivé à une certaine maturité intellectuelle, n'importe quel passage sublime et spirituel lui sert de point de départ pour les « Trente-deux Palais¹ ». Quel bonheur donne un tel voyage de la pensée, quelle délicate et diligente indolence. Un petit somme sur un sofa ne l'empêche pas, et une sieste dans un champ de trèfle fait naître des suggestions célestes ; le babillage d'un enfant lui donne des ailes, et la conversation des gens d'un certain âge lui donne la force de battre ces ailes ; une mélodie musicale le mène vers « des lieux étranges de l'île² » et les feuilles en murmurant ceignent la terre.

Ce contact délicat avec des livres élevés n'aura rien d'irrévérencieux pour leurs auteurs ; car les honneurs rendus par l'Homme à l'Homme ne sont peut-être que des bagatelles comparés aux bienfaits que donnent les grandes œuvres et à cette impulsion bienfaisante qui naît de leur simple existence passive. La mémoire ne devrait pas être appelée savoir. Beaucoup de personnes ont des intelligences originales et ne le savent pas, l'habitude les entraîne.

1. Les trente-deux « lieux de délices » de la doctrine bouddhiste.

2. Shakespeare, *Tempest*, 1, 2.

Or, il me semble que presque tout homme peut, comme l'araignée, tisser en dedans de lui-même sa propre citadelle spirituelle ; seules quelques pointes de feuilles et de brindilles servent à l'araignée pour commencer son ouvrage, et elle remplit l'air d'un merveilleux réseau. L'homme peut aussi se contenter de quelques pointes pour les effleurer de la trame délicate de son âme, et pour tisser une tapisserie céleste pleine de symboles pour son œil spirituel, de douceur pour son toucher spirituel, d'espace pour ses rêveries, et de prévision pour sa luxure.

Mais les intelligences des mortels sont si différentes et suivent des parcours si divers qu'il peut au début sembler impossible, dans cette hypothèse, qu'un goût commun et une solidarité unissent deux ou trois d'entre elles. C'est pourtant tout le contraire. Les intelligences peuvent se quitter en prenant des directions opposées, mais elles se traversent en de nombreux points, pour enfin se saluer au terme de leur voyage. Dans un monde idéal un vieillard et un enfant se parleraient et le vieillard serait mis sur son chemin tandis que l'enfant resterait à penser. L'homme ne devrait pas discuter ou affirmer, mais murmurer les résultats à son voisin — et ainsi du fait que chaque germe de l'esprit se nourrirait d'une sève supérieure chaque être humain s'élèverait et l'humanité, au lieu d'être une vaste lande d'ajoncs et de ronces avec çà et là quelques rares chênes ou sapins, deviendrait une superbe démocratie d'arbres de forêts.

Pour illustrer les démarches de l'esprit on se sert de l'image de la ruche ; il me semble pourtant que nous sommes plutôt la fleur que l'abeille, car c'est une erreur de croire que l'on gagne davantage en recevant qu'en donnant. Non, celui qui reçoit et celui qui donne ont même bénéfice. La fleur, je n'en doute pas, reçoit de l'abeille une belle récompense, ses pétales rougissent davantage au printemps suivant — et peut-on savoir si c'est l'homme ou la femme qui jouit le plus ? Mais il est plus noble de rester assis comme Jupiter que de voler comme Mercure. N'allons donc pas ramasser le miel avec précipitation, bourdonnant impatiemment comme l'abeille, sans connaître notre but. Mais ouvrons nos pétales comme la fleur et soyons passifs et réceptifs, nous laissant éclore patiemment sous l'œil d'Apollon et prenant les avis de chaque insecte qui nous rend visite. La sève sera notre nourriture et la rosée notre breuvage.

J'ai été amené à ces pensées, mon cher Reynolds, par la beauté de la matinée imprégnant une sensation de paresse. Je n'ai rien lu, le matin m'a donné raison ; je n'ai fait que penser au matin, et la grive m'a donné raison. Elle semblait dire :

O thou whose face hath felt the Winter's wind...

O toi dont le visage a senti le vent d'hiver.

Je sens bien maintenant que tout ceci n'est qu'une manière sophistiquée (même si cela approche de certaines vérités) d'excuser mon indolence — et je ne vais pas garder l'illusion que l'homme devrait être l'égal de Jupiter, mais au contraire le considérer comme très heureux d'être un Mercure prosaïque — ou même une humble abeille. Il importe peu que j'aie tort ou raison, dans un sens ou dans l'autre, si tout ceci vous fait passer le temps.

A BAILEY.
Vendredi 13 mars 1818

Il m'arrive d'être sceptique au point de penser que la Poésie elle-même n'est qu'un feu follet pour amuser quiconque est, par hasard, frappé de son brillant. Comme disent les commerçants, une chose vaut parce qu'elle rapporte. Ainsi probablement toute recherche intellectuelle trouve sa réalité et sa valeur dans l'ardeur de celui qui l'entreprend, et n'est rien par elle-même. Les choses spirituelles peuvent au moins être réelles de cette façon, et elles se divisent en trois catégories : choses réelles, choses semi-réelles, choses qui ne sont rien. Choses réelles, comme les existences du Soleil, de la Lune et des Étoiles et certains passages de Shakespeare. Choses semi-réelles, comme l'Amour, les Nuages etc., qui exigent un accueil de l'esprit pour les faire exister entièrement. Et puis les riens, auxquels une recherche ardente peut donner de la grandeur et de la dignité. C'est d'ailleurs cette recherche qui imprime une marque sur les produits de nos esprits, comme l'étiquette sur les bouteilles de Bourgogne, dans la mesure où ils sont capables de « consacrer tout ce qu'ils contemplent ¹ »...

A REYNOLDS.
3 mai 1818

Keats écrit de Teignmouth. L'éloignement de Londres n'interrompt pas son activité intellectuelle, très intense depuis le début de l'année. Il corrige les épreuves d'*Endymion*, commence *Isabella* et continue à être hanté par Milton et Wordsworth.

L'été précédent, à Oxford, Bailey lui avait fait découvrir le *Paradis perdu* qui auparavant l'attirait moins que les autres poèmes miltoniens et son enthousiasme pour tout ce qui se rapportait à Milton n'avait pas faibli. Un soir du mois de janvier, chez Hunt, il s'était exalté à la vue d'une mèche de cheveux de Milton dont Hunt venait de faire l'acquisition ; et comme toujours, ému par une relique des « grands esprits » qu'il vénère, Keats avait composé un sonnet sur cet incident, se promettant, quand il parlerait au monde, de se remémorer cet instant où, dit-il, son front avait rougi d'émotion.

Quant à Wordsworth, il l'a rencontré chez Haydon le 28 décembre 1817 et lui a récité l'Hymne à Pan tiré d'*Endymion*, « de sa voix à demi chantante, marchant de long en large », nous dit Haydon, qui ajoute : « lorsqu'il eut fini, j'eus l'impression d'avoir écouté un jeune Apollon ». Wordsworth, moins frappé, observa seulement que c'était « un très joli morceau de paganisme ».

Le beau passage de cette lettre à Reynolds sur les Chambres de l'Intelligence montre que sa pensée a mûri depuis *Sleep and Poetry*, écrit pendant l'hiver 1816 où il exposait aussi les phases du développement humain. Dans les deux cas *Tintern Abbey* de Wordsworth semble l'inspirer. Mais, autrefois, il s'était surtout attendri à l'évocation de son enfance,

*A laughing school-boy without grief or care
Riding the springy branches of an elm...*

Un écolier rieur, sans chagrins ni soucis,
Chevauchant les branches souples d'un orme.

1. Shelley, *Hymne à la Beauté intellectuelle*.

... Si je devais de nouveau étudier la physique ou plutôt la médecine, je sens que cela ne ferait pas la moindre différence dans ma poésie. Quand l'intelligence est en enfance, nos inclinations nous entraînent, mais à mesure que nous acquérons plus de force, nous luttons contre elles. Chaque département du savoir nous paraît excellent et calculé en fonction d'un grand tout. Ceci me convainc à tel point que je suis content de ne pas m'être débarrassé de mes livres de médecine, je les relirai pour garder vivant le peu que je sais dans ce domaine, et par ailleurs, je compte devenir, grâce à Rice et vous-même, un juriste en herbe.

Une connaissance étendue est nécessaire aux gens qui pensent ; elle enlève la chaleur et la fièvre ; elle aide par une spéculation plus vaste à adoucir le Poids du Mystère. Ceci est une chose que je commence à comprendre et qui vous préoccupait dans la phrase la plus sombre et la plus vraie de votre lettre. La différence qui existe entre les sensations selon qu'elles sont accompagnées ou privées de connaissance m'apparaît être celle-ci : dans le dernier cas nous tombons perpétuellement au fond d'insondables abîmes, un souffle nous repousse vers le haut, sans ailes et épouvantés comme peut l'être une créature aux épaules nues ; dans le premier cas, nos épaules sont ailées et nous traversons le même air et le même espace sans aucune crainte... Mais quand il s'agit de la vie humaine et des affections, il est impossible de savoir comment dessiner les parallèles du cœur et du cerveau. (Pardonnez-moi de perdre pied ainsi et imputez-le à ma lourdeur de collégien.) Il est impossible de savoir jusqu'à quel point la connaissance nous consolera de la mort d'un ami et de la maladie « dont la chair hérite ». En ce qui concerne les passions et la poésie, vous devez, par une sorte de sympathie, connaître mes idées ; et je suppose que ces quelques lignes n'en seront qu'une ratification... Vous avez peut-être envie de savoir à quelle phrase de votre lettre je fais allusion. Vous disiez : « il y a peu de chances qu'il existe autre chose dans cette vie » — et vous semblez par là avoir parcouru, avec des sensations plus pénibles et plus aiguës, le même labyrinthe que moi. Je suis pour le moment arrivé à la même conclusion. Mes ramifications à partir de là ont été nombreuses : l'une d'elles est une méditation sur le génie de Wordsworth. Grâce à son génie, on découvre que ce qu'il dit est vrai autant que l'on puisse en juger par expérience — et nous ne pouvons juger plus profondément que par une expérience plus vaste. Car des axiomes en philosophie ne sont pas des axiomes avant d'avoir été prouvés par nos propres pulsations : on lit de belles choses mais on ne les sent jamais pleinement avant d'avoir mis ses pas dans ceux de l'auteur.

Je sais que ceci n'est pas clair ; vous comprendrez exactement ma pensée quand je dis que maintenant je vais savourer *Hamlet* mieux que je ne l'ai jamais fait. Ou plutôt, vous êtes conscient qu'aucun homme ne peut considérer la Venerie comme une chose bestiale et dénuée de joie avant qu'il n'en soit dégoûté, et que par conséquent philosopher sur ce sujet serait du pur verbalisme. Avant d'être dégoûtés nous ne comprenons pas. *In fine*, comme dit Byron, « Connaissance est Douleur ». Je continue en disant que « Douleur est Sagesse » et encore, pour ce que nous savons avec certitude : « Sagesse est Folie... »

Le croisement de ces lignes sur mon papier n'est pas sans signification, car un dessin en damiers nous mène tout naturellement à l'idée d'une laitière, une laitière à Hogarth, Hogarth à Shakespeare, Shakespeare à Hazlitt. Et c'est ainsi qu'il suffit de tirer un cordon de tablier pour mettre en marche un joli carillon de cloches. Laissons-les carillonner tandis que grâce à votre patience je retourne à Wordsworth. A-t-il une vision étendue ou une grandeur circonscrite ? Est-il un aigle dans son aire ou au vol ? Et pour être plus explicite et vous montrer combien je suis grand à côté du géant, je vais faire une comparaison de la vie humaine, pour autant que je la comprends maintenant, c'est-à-dire au point où nous en sommes arrivés tous les deux. Eh bien, je compare la vie humaine à une vaste demeure avec beaucoup d'appartements. Je ne puis en décrire que deux, car les portes des autres me sont encore fermées. Le premier appartement où nous pénétrons, nous l'appelons la Chambre-enfant ou sans pensée. Nous y demeurons aussi longtemps que nous ne pensons pas. Nous y demeurons un long moment et quoique les portes de la seconde Chambre soient grandes ouvertes, nous laissant voir une apparition brillante, nous ne tenons pas à nous hâter vers elle. Enfin nous sommes imperceptiblement poussés par l'éveil en nous de la faculté pensante. Dès notre entrée dans la seconde Chambre, que j'appellerai la Chambre de la Pensée-vierge, la lumière et l'atmosphère nous enivrent ; nous ne voyons que des choses merveilleuses et nous voudrions rester là éternellement dans le ravissement. Ce souffle a sur nous différents effets, dont celui, qui est immense, d'affiner notre pénétration du cœur et de la nature de l'homme, de convaincre nos nerfs que le Monde est plein de misères et de cœurs brisés, de souffrances, de maladies et d'oppression. Ensuite, cette Chambre de la Pensée-vierge s'obscurcit progressivement, en même temps que des portes s'ouvrent tout autour d'elle. Mais toutes sont sombres et mènent à de sombres couloirs. Nous ne voyons pas la balance du Bien et du Mal. Une brume nous entoure.

Nous en sommes là vous et moi, nous sentons « le Poids du Mystère ». Wordsworth était au même point, autant que je puisse en juger, quand il écrivit *Tintern Abbey*, et il me semble que son génie explore ces sombres couloirs. Or, si nous vivons et si nous continuons à penser, nous les explorerons aussi. Wordsworth est un génie et il est supérieur à nous parce qu'il peut mieux que nous découvrir des choses et répandre une lumière sur elles. Je le trouve là plus profond que Milton. Pourtant je crois que cela vient plutôt du progrès général et grégaire de l'intellect que d'une grandeur de pensée individuelle. Après *Le Paradis Perdu* et les autres œuvres de Milton, j'espère qu'il n'est pas trop présomptueux, même entre nous, de dire que sa philosophie humaine et divine peut être relativement bien comprise par quelqu'un d'assez jeune. A son époque, les Anglais venaient de s'émanciper d'une grande superstition. Les hommes avaient atteint certains points et certaines étapes dans leurs raisonnements, trop neufs pour être mis en doute et trop répandus par toute l'Europe pour ne pas être considérés comme surnaturels et authentiquement divins...

La Réforme amena des bienfaits tellement immédiats et grands que le

protestantisme parut être directement sous l'œil de Dieu. Les dogmes et les superstitions qui subsistaient, en quelque sorte régénérés, constituèrent les points et les étapes apparemment sûrs du raisonnement. Milton semble en avoir été satisfait, si l'on en juge par ses écrits et quelle que soit devenue son opinion par la suite. Il n'a pas pensé le cœur humain d'une manière aussi profonde que Wordsworth. Pourtant Milton comme philosophe était sûrement aussi puissant que Wordsworth. Alors que faut-il en déduire ? Oh, beaucoup de choses. Cela prouve qu'une Providence puissante assujettit les plus puissants esprits au service du temps présent, qu'il s'agisse de connaissances humaines ou de religion.

J'ai souvent eu pitié d'un professeur dont les oreilles sont rebattues par « *Rosa*, la rose », et j'espère que ce griffonnage ne vous causera pas la même souffrance. J'ai peut-être lu ces choses déjà, mais je n'en ai jamais eu la perception, même aussi vague ; et de plus j'aime réciter ma leçon à quelqu'un qui en supportera l'ennui pour l'amour de moi. Après tout, il y a certainement quelque chose de vrai dans le monde. Le cadeau de Moore à Hazlitt est vrai. J'aime bien ce Moore et je suis content de l'avoir vu au théâtre juste avant de quitter Londres.

Tom a craché un tout petit peu de sang cet après-midi et cela suffit pour me refroidir. Mais je sais, je sais qu'il y a quelque chose de vrai dans le monde.

Votre troisième Chambre de Vie sera pleine de chances et de douceurs, enrichie du vin de l'amour et du pain de l'amitié.

Quand vous verrez George, dites-lui, s'il n'avait pas reçu de lettre de moi, qu'il en trouvera une très probablement chez lui. Dites à Bailey que j'espère le voir bientôt et rappelez-moi au souvenir de tous. Les feuilles sont sorties ici depuis quelque temps déjà. J'ai écrit à George pour les premières stances de mon *Isabella*, je les aurai bientôt finies et les copierai pour vous.

A TH. KEATS.
25-27 juin 1818

Keats et Brown se sont décidés à parcourir l'Écosse à pied et ils quittent Hampstead le 22 juin, accompagnant George et sa femme Georgiana en diligence jusqu'à Liverpool, où le jeune ménage s'embarque pour l'Amérique.

C'est le seul voyage d'agrément que Keats aura l'occasion de faire (ses séjours à Margate, Shanklin, etc., ne sont jamais de vraies vacances, et en Italie plus rien ne l'intéressera). Il compte s'amuser, observer et aussi nourrir ses poèmes d'images et de méditations.

Les deux jeunes Londoniens s'enthousiasment devant le premier paysage de montagnes qu'ils rencontrent. Keats, laconique, parle peu de ses impressions à Windermere, mais Brown nous dit que son émerveillement se traduisait sur son visage : « Je ne puis oublier la joie, le ravissement de mon ami quand soudain et pour la première fois il devint pleinement sensible à un paysage de montagne... Tout nous paraissait un enchantement. » Brown, qui connaît les montagnes du Pays de Galles, se sent très supérieur.

Mais ce qui est important dans cette vision de Windermere c'est que Keats en conservera le souvenir comme d'un moment unique et fugitif où tout son être n'était plus que conscience. Il écrit en avril 1819 le sonnet *Bright Star*, en reprenant les mêmes termes qu'il emploie dans cette lettre, mais son état d'esprit est alors bien différent : Tom est mort, les tourments de son amour pour Fanny Brawne commencent, et l'ancien moment d'insensibilité et de solitude sublime est hors d'atteinte :

*Bright star, would I were steadfast as thou art
...and watching, with eternal lids apart...*

Astre brillant, je voudrais être immobile comme tu l'es
...Et contempler, les paupières éternellement ouvertes...

Ici commence mon journal, ce Jeudi, le 25^e jour de juin, Anno Domini 1818. Ce matin nous nous sommes levés à quatre heures et nous sommes partis dans un brouillard épais ; halte sous un arbre, marche à travers des terrains secs ou mouillés, et enfin nous arrivons à cet endroit appelé Endmoor dans la langue vulgaire. Nous n'avons pas été gênés par nos havresacs, ils sont au contraire merveilleusement commodes et nous nous débrouillerons très bien.

26 juin :

Je mets simplement cette date pour la forme car le temps et l'espace n'existent pas, et j'ai senti ceci très violemment en voyant pour la première fois le Lac et les Montagnes de Windermere. Je ne peux pas les décrire — ils surpassent mon attente : une eau admirable, des îles et des rivages verts jusqu'au bord, des montagnes tout autour jusqu'aux nuages. Nous sommes partis d'Endmoor ce matin. Pris notre petit déjeuner à Kendal avec un soldat qui a fait toutes les guerres des dix-sept dernières années, puis nous avons marché jusqu'à Bowness pour déjeuner. Ledit Bowness est situé sur le lac où nous venons de déjeuner, et où je suis en train d'écrire. J'ai ramé vers une des îles, désirant pêcher pour notre déjeuner quelques truites. (On les conserve dans des boîtes poreuses.) Le garçon auprès duquel je m'informai de Wordsworth m'a dit qu'il le connaissait et qu'il était venu ici il y a quelques jours faisant la campagne électorale pour Lowthers. Que pensez-vous de cela ? Wordsworth *versus* Brougham ! Triste, triste, triste — et pourtant il a toujours été très lié avec la famille. Que pouvons-nous dire ? Nous sommes maintenant à peu près à sept milles de Rydale et comptons le voir demain. Vous aurez le récit de notre visite.

Ce lac est défiguré de plusieurs façons, mais pas en ce qui concerne le paysage ou l'eau. Non, les deux vues que nous avons pu en avoir sont de la plus noble délicatesse — elles ne s'effaceront jamais — elles nous font oublier les divisions de la vie, l'âge, la jeunesse, la pauvreté et les richesses ; elles affinent notre vision sensuelle jusqu'à en faire une sorte d'étoile polaire qui ne peut cesser d'avoir les yeux ouverts et fixés sur les prodiges de la Puissance divine. Ce que j'entends surtout par défiguration, c'est le miasme de Londres qui souille le paysage avec des dandys, des soldats et des femmes élégantes — et une ignorance des usages. Les habitants du pourtour ne sont pas du tout en harmonie avec le cadre romantique, à cause de leurs rapports continuels avec la société élégante de Londres. Mais pourquoi me plaindrai-je ? Ils me laissent avoir un excellent verre de whisky, oh, ils valent tout autant que leurs voisins. Mais au lieu de vivre retiré, Lord Wordsworth lui-même et sa maison sont au beau milieu des touristes élégants et il se trouve ainsi commodément placé pour qu'on se le montre du doigt tout l'été.

Au milieu de la matinée nous commençâmes à être entourés de collines et à voir les montagnes grandir autour de nous ; la seconde moitié de la matinée nous mena à Windermere, une étape de 14 milles avant le déjeuner. Le temps est merveilleux pour les vues, mais un peu brumeux maintenant, et nous hésitons à marcher jusqu'à Ambleside pour goûter, c'est à 5 milles le long des rives du lac. Nous verrons Loughrigg grandir pendant le trajet. Je suis étonnamment partial envers les montagnes entourées de nuages. Il n'y a rien dans le Devon qui ressemble à ceci et Brown dit que le pays de Galles n'a rien de comparable. Il faut que je vous dise qu'en traversant le Cheshire et le Lancashire j'ai vu les montagnes galloises dans le lointain. Nous sommes passés devant les deux châteaux de Lancaster et de Kendal.

27 juin :

Nous avons marché d'ici à Ambleside hier le long du lac de Windermere, si beau avec ses rivages boisés et ses îles. Notre route était un sentier sinueux, avec des bois de chaque côté, du feuillage au-dessus de nos têtes, et une foison de digitales ; de temps en temps, un aperçu du lac, et toujours Kirkstone et d'autres grandes collines enserrées dans une sorte de brouillard gris-noir. Ambleside est à l'extrémité nord du lac. Nous nous sommes levés ce matin à six heures ; nous considérons que c'est un jour de repos parce que nous devons faire une visite à Wordsworth qui habite à deux milles seulement d'ici. Avant le petit déjeuner nous sommes allés voir la cascade d'Ambleside — l'aube admirable — la promenade matinale au milieu des collines. Nous n'avons pas pris le chemin direct, je peux dire que c'est une chance, et après avoir erré un peu, la cascade s'est révélée par son bruit — car elle est ensevelie sous des arbres au fond de la vallée. Le ruisseau lui-même est plein d'intérêt avec « ses courants embrouillés sous l'ombrage qui retombe¹ ». Milton parlait d'une rivière calme — celle-ci s'agite tout le temps sur son lit rocailleux et varié. La cascade elle-même, qui se montra soudain, m'a donné un pincement agréable. Nous nous sommes d'abord tenus à peu près à mi-chemin de la première chute, profondément enfoncée dans les arbres, et nous l'avons vue ruisseler sur deux autres pentes à cinquante pieds de profondeur — puis nous sommes allés sur un rocher en saillie à peu près au niveau de la deuxième chute. La première chute était au-dessus de nous, la troisième encore à nos pieds. En même temps nous voyions que l'eau était divisée par une sorte de cataracte isolée et de l'autre côté jaillissait un ruisseau merveilleux — et puis le tonnerre, la fraîcheur. Et les différentes chutes ont des caractères différents, la première s'élance comme une flèche sur le rocher lisse ; la seconde s'étale comme un éventail ; la troisième est pulvérisée en un brouillard — et celle qui se trouve de l'autre côté du rocher un mélange des autres. Plus tard nous nous sommes éloignés un peu pour voir presque tout l'ensemble, plus

1. Milton, *Paradise Lost*, IV.

paisible, coulant comme de l'argent à travers les arbres. Ce qui m'étonne plus que tout c'est l'accent, la coloration, l'ardoise, la pierre, la mousse, les herbes ; ou si l'on peut dire, l'esprit, l'ampleur de ces lieux. On imagine bien l'espace, la majesté des montagnes et des cascades avant de les voir ; mais cette ampleur, ou plutôt cet accent intellectuel dépassent toute imagination et défient tout souvenir. J'apprendrai la poésie ici et dorénavant j'écrirai plus que jamais dans le désir abstrait d'ajouter un atome à cette masse de beauté que de grands esprits tirent de ces matières admirables en leur donnant une existence idéale pour les délices des hommes. Je ne peux pas croire comme Hazlitt que de tels spectacles diminuent l'homme. Jamais je n'ai oublié aussi complètement ma stature — je vis par mon œil, et mon imagination surpassée est au repos. Nous verrons une autre cascade près de Rydal, où nous irons après avoir mis ces lettres à la poste.

J'ai hâte d'être à Carlisle car je compte y trouver une lettre de George et une de vous. Montrez mes lettres à mes amis — les descriptions ne les intéressent peut-être pas, les descriptions sont toujours mauvaises, je ne comptais pas vous en donner, mais comment m'en empêcher ? Je voudrais que vous goûtiez un peu de notre plaisir. Ce ne sera peut-être pas désagréable, comme vous n'en aurez pas la fatigue. Ma santé est bonne. Adressez vos lettres à Portpatrick jusqu'au douze juillet. Content de penser que probablement trois ou quatre paires d'yeux dont j'aime assez les possesseurs parcourront ces lignes, je suis votre frère affectueux.

AU MÊME.
29 juin 1818

Les dix lettres que Keats écrit pendant sa randonnée à travers l'Écosse, le plus souvent à Tom et à sa sœur, sont extraordinairement gaies, vivantes et colorées. Une seule fois, en visitant la tombe de Burns, sa bonne humeur et son entrain disparaissent et, l'âme soudain glacée, il compose ces vers d'une morne tristesse que n'allège même pas le souvenir du poète :

*The town, the churchyard and the setting sun
The clouds, the trees, the rounded hills all seem
Though beautiful, cold — strange — as in a dream
I dreamed long ago...
All is cold beauty ; pain is never done.*

La ville, le cimetière et le soleil couchant
Les nuages, les arbres, les collines arrondies, tout semble,
Quoique beau, froid — étrange — comme en un rêve
Que j'ai rêvé, il y a longtemps...
Tout est froide beauté ; la douleur ne passe jamais...

... A notre retour de promenade, nous avons commandé notre déjeuner. Puis nous nous sommes mis en route pour voir un temple druidique à un mille et demi à peu près sur la route de Penrith. La fatigue de la montée (un peu trop tôt après notre déjeuner) disparut quand nous eûmes le privilège

de voir ces pierres antiques sur une petite élévation au milieu des montagnes, qui, à ce moment-là, s'obscurcirent tout autour de nous, sauf à l'endroit où s'ouvre la fraîche vallée de St-John. Nous nous sommes couchés assez fatigués, mais cela ne nous a pas empêchés de nous lever ce matin pour faire l'ascension du Skiddaw. Le temps promettait d'être beau tout le long du chemin, et nous nous étions hissés et poussés presque au sommet, quand à six heures et demie une brume nous enveloppa et boucha la vue. Mais nous n'avons rien perdu ; nous étions assez haut pour voir la côte d'Écosse, la mer d'Irlande, les collines au-delà de Lancaster et presque toutes les grandes collines de Cumberland et Westmoreland, en particulier Helvellyn et Scawfell. Il faisait de plus en plus froid à mesure que nous montions et nous avons été contents, à peu près aux trois quarts du chemin, d'avaler un peu du rhum que le guide avait emporté. (Remarquez qu'il était mélangé avec de l'eau de montagne.) J'en ai pris deux verres à l'aller et un au retour.

D'où j'écris, il y a à peu près six milles jusqu'au sommet. Nous avons donc fait dix milles avant le petit déjeuner aujourd'hui. Nous sommes montés avec deux autres voyageurs, de très braves types. L'ascension dans l'air froid nous fit à tous le même effet de griserie qu'un bain froid. Je me sentais comme si j'allais à un tournoi...

1^{er} juillet :

Nous sommes ce matin à Carlisle. Après Skiddaw, nous avons marché jusqu'à Ireby, le plus vieux marché de Cumberland, où une leçon de danse tenue dans l'auberge nous a beaucoup amusés. En vérité, ce n'était pas « un nouveau cotillon venu de France ». Non, ils tapaient et sautaient avec un entrain extraordinaire, tournoyant, sautillant, pirouettant et suant, tambourinant le plancher comme des fous. La différence entre nos deux danses régionales et ces figures écossaises est à peu près celle qu'il y a entre remuer posément une tasse de thé et battre un pudding. J'ai été extrêmement satisfait de penser que, s'il y a des plaisirs dont ils ne savent rien, eux-mêmes en ont dans lesquels il ne m'est pas possible d'entrer. J'espère que je ne rentrerai pas sans avoir appris le pas écossais. Il y avait la plus belle rangée de garçons et de filles que l'on puisse voir, quelques beaux visages et une bouche exquise. Je ne me suis jamais senti si près de la gloire du patriotisme, la gloire de rendre un pays plus heureux par n'importe quel moyen. Voilà ce que je préfère à un paysage.

...Vous verrez par ce sonnet que je suis à Dumfries, nous avons déjeuné en Écosse. La tombe de Burns est dans un coin du cimetière, elle n'est pas très à mon goût, quoique de taille à prouver leur désir de l'honorer. Mrs Burns habite ici, nous la verrons très probablement demain. J'ai écrit ce sonnet dans une humeur étrange, à moitié endormi. Je ne sais pas comment cela se fait : les nuages, le ciel, les maisons, tout semble anti-grec et anti-Charlemagne...

AU MÊME.
3-9 juillet 1818

7 juillet :

Hier matin, nous sommes partis de Glenluce en faisant un détour pour voir quelques ruines, elles n'en valaient presque pas la peine. Nous avons marché vers Stranrawier sous un soleil brûlant et nous avons fait à peu près six milles lorsque la malle-poste nous a rattrapés. Nous y sommes montés, en un clin d'œil nous sommes arrivés à Portpatrick, et j'écris maintenant de la Petite Irlande. Le dialecte que l'on parle sur les rivages voisins de l'Écosse et d'Irlande est à peu près le même ; mais je remarque une grande différence entre les deux nations d'après la femme de chambre de cette gentille auberge tenue par Mr Kelly. Elle est belle, bonne et toute prête à rire, parce qu'elle est en dehors de l'empire de la terrible Église presbytérienne d'Écosse. Une fille écossaise craint terriblement ses aînés ; ces pauvres petites Suzanne osent à peine rire, elles sont très à plaindre et l'Église est à condamner. Ces Presbytériens ont fait du bien à l'Écosse : ils ont rendu prudents les hommes et les femmes, jeunes ou vieux, les garçons, les filles, les enfants, de sorte qu'ils forment de véritables phalanges de sauveurs. Une telle armée industrielle ne peut manquer d'enrichir le pays et de lui donner une plus grande apparence de confort que ne peuvent le faire leurs pauvres voisins irlandais. Ces Presbytériens ont fait du mal à l'Écosse ; ils ont banni les plaisanteries et les rires et les baisers (sauf dans les cas où le danger et le crime même doivent en faire quelque chose de très beau et très héroïque). Je vais mettre un point final après « baisers », car il devrait y avoir une meilleure parenthèse, et continuer en vous rappelant la destinée de Burns.

Le pauvre infortuné ! Son tempérament était méridional. Comme c'est triste, lorsqu'une imagination luxurieuse est obligée, pour se défendre, d'é mousser sa délicatesse par la vulgarité, et de se galvauder dans des choses accessibles pour s'empêcher de devenir folle dans des choses qui ne le sont pas. En ce domaine personne ne se contente de l'expérience des autres. Il est vrai qu'en dehors de la souffrance il n'y a ni grandeur ni dignité, que dans le plaisir le plus abstrait il n'y a pas de bonheur durable. Et pourtant qui ne voudrait redécouvrir que Cléopâtre était une gitane, Hélène une coquine et Ruth une maligne ?

Je ne raisonne pas assez bien pour exposer la doctrine de l'épargne et déterminer dans quelle mesure elle est compatible avec la dignité de la société humaine, avec le bonheur des paysans. Je ne puis que marquer des contrastes brutaux : les doigts sont-ils faits pour serrer une guinée ou une main blanche ? Les lèvres sont-elles faites pour tenir une plume ou un baiser ? Et pourtant, dans les cités, l'homme est mis au ban par ses semblables s'il est pauvre et la paysanne est sale et bien misérable si elle n'est pas laborieuse. L'état actuel de la société exige cela, et cela me convainc que le monde est très jeune et très ignorant. Nous vivons dans un âge barbare. J'aimerais mieux être un daim sauvage qu'une fille sous la domination de l'Église, et j'aimerais encore mieux être un sanglier sauvage.

9 juillet :

Nous sommes restés très peu de temps en Irlande et pour que vous ne vous étonniez pas de notre retour rapide à Portpatrick, je vous dirai qu'il est aussi cher de vivre en Irlande qu'au Hummum's¹, trois fois plus cher qu'en Écosse ; cela nous aurait coûté 15 livres, même sans compter le retour. Et de plus nous avons découvert que ces quarante-huit milles étaient des milles irlandais qui font soixante milles anglais. Donc, après avoir marché jusqu'à Belfast un jour et être revenus à Donaghadee le lendemain, nous avons quitté l'Irlande par une belle brise. Nous avons couché hier soir à Portpatrick, où j'ai eu le plaisir de trouver une lettre de vous. En marchant à travers l'Irlande nous n'avons eu que trop d'occasions de remarquer l'extrême dénuement, les haillons, la saleté et la misère des pauvres Irlandais ordinaires. Une chaumière écossaise, bien que la fumée n'y ait parfois d'autre issue que la porte, est un palais comparé à celles d'Irlande. Nous avons pu observer chez les jeunes et les vieux cette impétuosité qu'on leur connaît. Nous avons eu le plaisir de nous perdre dans une tourbière d'au moins trois milles, morne, noire, humide, plate et spongieuse. Ici et là, de malheureuses créatures sales et quelques hommes forts coupaient et chargeaient la tourbe. En entrant dans Belfast par une banlieue très misérable nous avons entendu le plus révoltant des bruits, pire que le rire d'un singe, pire que le caquetage des femmes, pire que tout sauf le hurlement d'un ara — je veux dire : le sifflement d'une navette.

L'amélioration de la condition de ces gens pose des problèmes terriblement difficiles. Je ne conçois pas comment un cerveau animé par la philanthropie pourrait imaginer une solution : à mon avis, c'est un cas désespéré. Dans une misérable auberge à mi-chemin entre Donaghadee et Belfast, deux hommes étaient assis devant des verres de whisky. L'un était un laboureur et j'ai pris l'autre pour un tisserand ivre. Le laboureur m'a pris pour un Français et l'autre a grommelé quelque chose sur l'argent qu'il était prêt à prendre. Comme nous réclamions nos lettres à Portpatrick l'homme a demandé sèchement : « Quel régiment ? » En revenant de Belfast, nous avons rencontré, dans une chaise-à-porteurs, la duchesse du Tas de Fumier. Mais il n'y a pas de quoi rire ! Imaginez le chenil le plus sale que vous ayez jamais vu, placé sur deux piquets d'une clôture pourrie. Dans cette chose misérable, une vieille femme sordide était assise, accroupie comme une guenon qui serait à moitié morte de faim par manque de biscuit pendant la traversée de Madagascar au Cap, avec une pipe à la bouche, un vide dans ses yeux ronds aux paupières membraneuses, et un balancement horizontal et idiot de la tête. Décharnée et tassée, elle se tenait tranquillement assise, soufflant sa fumée pendant que deux filles en guenilles la portaient. Comme l'histoire de sa vie et de ses sensations serait extraordinaire...

1. Restaurant élégant de Londres.

A BAILEY.
18-22 juillet 1818

Le tour en Écosse continue avec un peu moins d'énergie et de ressort ; en arrivant à Inverary par Glasgow et Dumbarton, où les sites romantiques de *The Lady of the Lake* sont encombrés de touristes, ils s'accordent quelques jours de repos, tant les pieds de Brown ont souffert de leurs longues marches.

Keats en profite pour écrire à Bailey, révélant certains côtés de son caractère.

Il est, ce jour-là, un peu la proie de cette humeur de sombre découragement qui parfois l'envahit subitement et dont il a parfaitement analysé les raisons dans d'autres lettres : une « horrible morbidité de tempérament » et une incroyance foncière au bonheur. Ici, pour tranquilliser Bailey, il dévalorise en les qualifiant de « petites vexations » son chagrin du départ de George et son inquiétude pour Tom. Ce voyage à pied était un changement vivifiant, dont Keats sentait probablement en toute sincérité les bienfaits, mais qui n'effaçait pas ses préoccupations.

La seconde révélation vient à propos des reproches que lui adresse Bailey de ne pas se rendre assez souvent à Little Britain chez les Reynolds, lui-même y étant très attiré puisqu'il est amoureux de Marianne, l'une des deux sœurs. Keats approuve l'amour et le mariage pour les autres, mais pour lui la femme est encore cet idéal de perfection dont rêvent les adolescents. Son imagination a formé un être, à la fois déesse et femme, comme la lune aux yeux d'*Endymion* et il sait d'avance les déceptions qui l'attendent.

La lune joue un grand rôle dans la poésie de Keats. N'osant adresser ses louanges à une femme précise, ou n'en connaissant pas qui soit digne de son attente, il préfère humaniser cette divinité lointaine.

*Thou wast the charm of women, lovely moon...
One morn she left me sleeping, half awake
I sought for her smooth arms and lips...*

Tu étais le charme des femmes, lune merveilleuse...
Un matin elle me laissa endormi, à demi éveillé
Je cherchai ses bras lisses et ses lèvres.

Mon cher Bailey,

J'ai fait tout mon possible pour vous voir le seul jour où l'occasion s'en est présentée pendant votre dernier séjour à Londres ; mais un démon empêcha notre rencontre. Je viens d'écrire à Reynolds pour qu'il me dise où vous serez dans le Cumberland, de façon à ne pas vous manquer et la première chose que je ferai en vous voyant, sera de lire le passage de Milton sur Cérés et Proserpine ; car même si je n'ai pas l'intention de courir après vous jusqu'au bout du monde, il est poétique de le dire...

Je suis désolé de vous faire de la peine en cessant mes visites à Little Britain mais je crois y avoir été aussi souvent que le peut un homme qui doit beaucoup lire et réfléchir ; c'est pour cela que je ne vais nulle part sauf à Wentworth Place qui est si près. D'ailleurs mon état de santé m'a souvent donné lieu de craindre l'air de la nuit. Mais je vous avouerai aussi que je ne m'amuse pas dans le monde, que la réunion soit nombreuse ou restreinte. Je suis sûr que nos belles amies sont contentes du seul fait de ma présence, mais je suis également sûr que j'apporte quelque chose de désagréable dont elles se passeraient. Quand je sens cette humeur s'emparer de moi, je m'abstiens de faire la visite, même si j'avais promis d'y aller. Je sais que je ne suis pas juste envers les Femmes et en ce moment j'essaye en vain de l'être. Est-ce parce qu'elles déçoivent tellement mon imagination d'enfant ?

Quand j'étais écolier je croyais qu'une belle femme était une pure Déesse et ma pensée un doux nid où l'une d'elles dormait sans le savoir. Je n'ai pas le droit d'attendre d'elles plus que leur réalité. Je les croyais surnaturelles, je les trouve égales aux hommes ; ce qui est grand devient très petit lorsqu'on le compare à autre chose. On peut insulter autrement que par paroles ou par actions et celui qui est sensible aux insultes n'aime pas insulter en pensée ; je n'aime pas le faire en compagnie d'une dame ; je commets à cause d'elle un crime qui n'aurait pas existé en son absence. N'est-ce pas extraordinaire ? Quand je suis parmi des hommes je n'ai pas de mauvaises pensées, ni de malice, ni de spleen, je me sens libre de parler ou de me taire, je peux écouter et apprendre de chaque personne, mes mains sont dans mes poches, je suis confortable et sans arrière-pensées. Avec des Femmes j'ai ces mauvaises pensées, cette malice, ce spleen, je ne puis ni parler ni me taire ; je suis rempli de soupçons et n'écoute rien, j'ai hâte d'être parti. Il faut que vous soyez charitable et que vous mettiez cette perversité sur le compte des déceptions que j'ai eues depuis mon enfance. A cause de ces sentiments je suis plus heureux isolé au milieu d'une foule d'hommes, ou bien tout seul ou avec un ou deux amis. Mais croyez-moi, Bailey, je ne prétends pas que des hommes avec des sentiments et des goûts différents voient moins clair que moi. Jamais rien ne m'a autant réjoui que le mariage de mon frère et pour mes amis ce sera la même chose. Il faut absolument que je me débarrasse de ces impressions, mais comment ?...

Je pourrais en dire bien plus sur ce sujet mais je le laisse dans l'espoir d'arriver à de meilleures dispositions ; et je suis content de ne faire du tort à personne car après tout j'estime assez les femmes pour ne pas m'imaginer qu'elles s'inquiètent de savoir si Mr. John Keats, de cinq pieds de haut, les aime ou non. Vous paraissez vouloir éviter toute discussion à ce sujet et je vous ennuie beaucoup, mais j'ai fini. Je ne me serais pas accordé ces quatre mois de marche dans les Highlands si je n'avais cru par là acquérir plus d'expérience, supprimer plus de préjugés, m'habituer davantage aux privations, découvrir plus de beaux spectacles, m'enrichir de montagnes plus majestueuses et étendre davantage la portée de ma poésie que si j'étais resté à la maison avec des livres fût-ce même avec Homère.

Je suis maintenant presque un montagnard et j'ai trop vécu dans la nature et dans les montagnes pour m'exclamer sur leur grandeur. Je me suis nourri de galettes d'avoine, mais pas assez longtemps pour les aimer. Les premières montagnes que j'ai vues m'ont fait une profonde impression quoiqu'elles ne fussent pas les plus grandes. L'effet passe, mais je les aime plus que tout le reste. Notre voyage économique jusqu'à Iona et peut-être Staffa continue et nous sommes venus ce soir jusqu'au milieu de l'île de Mull, avec un guide, car il est impossible de s'en passer. Nous n'avons pas voulu le faire de la façon habituelle et élégante, car ce serait une grande dépense. A travers landes, rochers, rivières et marais nous sommes arrivés à ce qu'on appellerait en Angleterre une horrible mesure, et pourtant elle appartient à un berger probablement assez aisé. Sa famille ne parle que le gaélique et nous n'avons pas encore pu voir les visages à cause de la fumée qui, après avoir visité chaque recoin (sans excepter mes yeux très gênés

pour écrire) s'échappe par la porte. Je suis plus confortable que je ne l'aurais imaginé dans un tel endroit, Brown aussi. Les gens sont tous très serviables. Nous nous sommes perdus un peu hier et quand nous nous sommes adressés à une chaumière, une jeune femme a jeté sa cape sur ses épaules sans dire un mot et a fait un mille dans la pluie et par des chemins boueux pour nous mettre sur la bonne voie...

A WOODHOUSE.

27 octobre 1818

Au cours d'une conversation chez l'éditeur Hessey à laquelle assistait son conseiller littéraire Woodhouse, Keats avait déclaré, par boutade, que tout ce qu'il voulait dire en poésie ayant déjà été dit, il prenait la résolution de ne plus écrire désormais. Woodhouse, persuadé que c'était là un effet des articles du *Blackwood Magazine* et du *Quarterley* qui avaient accueilli Keats à son retour d'Écosse, prit sa plume quelques jours plus tard, pour le convaincre que « les richesses de la poésie sont inépuisées et inépuisables ». Sa lettre, grandiloquente, est cependant intéressante, car elle prouve l'admiration réelle suscitée par *Endymion* chez Taylor, Hessey et Woodhouse, qui n'étaient pas seulement des amis mais aussi des juges éclairés.

« Je crois, écrivait-il, que de nos jours un seul barde est apparu... qui n'abaisse pas son vol pour recueillir les louanges souillées de la multitude... Se désistera-t-il malgré l'espoir que son pays met en lui?... Le monde n'est pas aussi ingrat et dur que vous le pensez... Il contient, je le sais, beaucoup de gens qui, sans que vous les connaissiez, attendent votre avenir, espèrent en vous. »

Mais Woodhouse se trompait. Keats dédaigne les encouragements. Sa réponse, maintes fois citée, montre qu'il se *sait* habité par le génie poétique, dont les exigences sont incomprises même des plus perspicaces. La définition qu'il donne du poète, originale pour l'époque, se conforme aux pures traditions classiques. C'est un « observateur des cieux¹ », disait-il dans le sonnet composé après sa première lecture d'Homère dans la traduction de Chapman. Il lui reconnaît une sorte de prédestination, mais non selon le sens des poètes de son siècle ; Keats ne croit pas à ce rôle de prophète et de guide ; il blâme chez Wordsworth son côté doctrinal, pédagogique même ; il blâme le désir de Shelley de répandre ses paroles sur l'humanité comme des étincelles de son propre feu. Selon lui, la poésie est à la fois plus modeste et plus exigeante ; elle demande au poète un pénible renoncement à sa personnalité, une destruction du moi au profit de l'objet.

Mon cher Woodhouse,

Votre lettre m'a donné une grande satisfaction plutôt à cause de son ton amical que parce que j'approuve ce que vous dites du génie poétique. La meilleure manière de vous répondre est de faire quelques observations concises sur deux points principaux qui, comme deux index, semblent désigner le chemin au milieu de toute cette discussion sur le génie, les opinions, les réalisations, l'ambition, etc.

I. Quant au caractère poétique (je parle de l'espèce à laquelle j'appartiens, et qui se distingue du sublime wordsworthien ou égotiste lequel est une chose *per se* et isolée), il n'existe pas en lui-même, il n'a pas de moi ; il est tout et rien ; il n'a pas de caractère ; il aime la lumière et l'ombre ; il vit *in gusto*, que l'objet soit laid ou beau, haut ou bas, riche ou pauvre, mesquin ou élevé. Il a autant de joie à concevoir un Iago qu'une Imogène. Ce qui choque le vertueux philosophe enchante le poète caméléon. Il ne nuit pas davantage par sa délectation du côté sombre des choses que par son goût pour le côté lumineux, car les deux finissent dans la spéculation. Un

1. « Watcher of the skies. »

poète est la chose la moins poétique qui existe, parce qu'il n'a pas d'identité : il anime et emplit continuellement un autre corps. Le soleil, la lune, la mer, les hommes et les femmes, créatures douées d'impulsion, sont poétiques et possèdent un attribut permanent. Le poète n'en a pas ; il est sans identité ; c'est sûrement la moins poétique de toutes les créatures de Dieu. Si donc il n'a pas de moi et si je suis un poète, en quoi est-il surprenant que je dise que je n'écrirai plus ? Ne puis-je pas, en cet instant même, être en train de réfléchir sur les caractères de Saturne et d'Ops ? C'est une chose lamentable à avouer, mais c'est un fait qu'aucune des paroles que je prononce ne peut être prise comme une opinion venant de moi-même. Comment serait-ce possible puisque je n'ai pas de nature propre ? Lorsque je suis dans une pièce avec d'autres gens, si les créations de mon propre cerveau cessent, je n'ai pas conscience de mon moi, mais l'identité de chacune des personnes dans la pièce commence à m'opprimer, de sorte qu'en très peu de temps je suis annihilé. Et cela ne m'arrive pas seulement parmi les hommes, ce serait la même chose dans une chambre d'enfants. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, suffisamment j'espère pour vous montrer qu'il ne faut pas se fonder sur ce que j'ai dit ce jour-là.

En second lieu, je parlerai de mes projets et de la vie que je me propose de mener. J'ai l'ambition de faire du bien au monde, ce sera peut-être le travail de mes années de maturité, si la vie m'est accordée. En attendant j'essaierai d'atteindre en poésie un sommet aussi élevé que le permettra la vigueur qui m'est donnée. Les vagues conceptions que j'ai de poèmes à venir portent souvent le sang à mon front. J'espère seulement que je ne perdrai pas mon intérêt pour les choses humaines, et que mon indifférence de solitaire pour les louanges, même celles des plus grands esprits, n'éמושera pas ce que je puis avoir d'acuité de vision. Je ne crois pas que cela arrive ; je me sens certain d'être uniquement mù en écrivant par l'aspiration et la tendresse que j'ai pour le Beau. Je continuerais à écrire même si les travaux de ma nuit étaient brûlés chaque matin, même si aucun regard ne devait jamais briller sur eux. Mais même maintenant ce que je dis ne vient peut-être pas de moi. Cela vient peut-être seulement d'un personnage dans l'âme duquel je vis en ce moment.

Cependant, je suis sûr que la prochaine phrase est de moi. Je sens votre inquiétude, votre estime et votre amitié au plus haut point et je suis très sincèrement à vous.

A GEORGE ET GIORGIANA KEATS.
Février-mai 1819

D'une très longue lettre-journal destinée à George et Giorgiana Keats et datée du 14 février au 3 mai 1819, voici la partie datée du 19 (mars) :

Vendredi 19 :

Hier, j'ai attrapé un œil au beurre noir dès que j'ai pris la batte de cricket. Brown, qui est toujours prêt à aider, soigna ma paupière et ce matin il n'y a pas d'inflammation, bien que la balle m'ait frappé sur l'œil...

C'est la seconde fois que j'ai un œil au beurre noir depuis l'école. Pendant tout le temps où j'étais à l'école je n'en ai jamais eu.

Ce matin, je suis dans une espèce d'humeur indolente et souverainement nonchalante ; j'aspire à lire une ou deux stances de *Castle of Indolence* de Thompson. Mes passions sont toutes endormies du fait que j'ai somméillé jusqu'à près de 11 heures et que j'ai affaibli la fibre animale en moi, jusqu'à n'éprouver qu'une délicieuse sensation deux ou trois degrés au-dessus de l'évanouissement. Si j'avais des dents et une haleine de lys, je pourrais appeler cela de la langueur ; mais tel que je suis, surtout avec mon œil au beurre noir, cela ne peut être appelé que de la paresse. Dans cet état d'effémination, les fibres du cerveau sont relâchées avec le reste du corps et d'une manière si agréable que le plaisir n'offre pas de séduction et que la souffrance n'a pas de froncements intolérables. Ni la Poésie, ni l'Ambition, ni l'Amour n'ont une contenance alerte en passant devant moi ; ce sont comme trois formes sur un vase grec, un homme et deux femmes que je suis seul à reconnaître sous leur déguisement. Ceci est le seul bonheur ; et c'est un des rares cas où le corps domine l'esprit avec avantage.

Je reçois à l'instant un mot de Haslam dans lequel il semble s'attendre à la mort de son père qui depuis quelque temps est sans connaissance ; sa mère supporte cela très bien, dit-il, j'irai demain en ville pour le voir. C'est ainsi qu'est le monde, on ne peut s'attendre à consacrer beaucoup d'heures au plaisir ; les circonstances sont des nuages qui continuellement s'amassent et éclatent. Pendant que nous rions, une semence de malheur est mise dans la vaste terre arable des événements ; pendant que nous rions, elle germe, croît et soudain porte un fruit empoisonné que nous devons cueillir. Malgré cela, nous pouvons raisonner sur les malheurs de nos amis ; les nôtres nous touchent de trop près pour en parler. Bien peu d'hommes sont arrivés à un désintéressement total de l'esprit, bien peu ont été influencés par le pur désir du bien des autres. Chez la plupart des bien-fauteurs de l'humanité, un motif trivial a souillé la grandeur, une mise en scène de mélodrame les a fascinés. D'après la manière dont je ressens l'infortune de Haslam, je vois combien je suis éloigné même d'un très humble niveau de désintéressement. Pourtant ce sentiment devrait être porté à son comble puisqu'il n'y a pas à craindre qu'il nuise à la société, ce qui arriverait, je crains, s'il était poussé à l'extrême. Car dans la nature, le faucon perdrait son déjeuner de moineau et le moineau son déjeuner de vers, le lion devrait mourir de faim de même que l'hirondelle. La plupart des hommes tracent leur chemin avec le même instinct, la même fixité de regard, la même ardeur animale que le faucon. Le faucon veut une compagne, l'homme aussi. Voyez-les : ils s'y prennent de la même manière pour la trouver. Tous deux veulent un nid et tous deux l'obtiennent de la même manière ; ils trouvent leur nourriture de la même manière. L'Homme, animal noble, fume une pipe pour se distraire, le faucon se balance sur les nuages, c'est la seule différence entre leurs loisirs. Voilà ce qui fait l'amusement de la vie, pour un esprit spéculatif. Je me promène dans les champs et j'aperçois une belette ou un rat des champs regardant furtivement à travers l'herbe flétrie, la créature a un but et ses yeux en brillent. Je me promène

entre les maisons d'une ville et je vois un homme qui se presse, vers quoi ? La créature a un but et ses yeux en brillent.

Pourtant, comme dit Wordsworth, « nous avons tous un cœur humain », il y a dans la nature humaine un feu électrique qui tend à purifier, de sorte que parmi ces créatures humaines un nouvel héroïsme naît sans cesse. Ce qui est dommage, c'est que nous devons nous en étonner, comme nous serions étonnés de trouver une perle au milieu d'ordures. Je suis sûr que des milliers de personnes dont on n'a jamais entendu parler avaient des cœurs complètement désintéressés, je ne me souviens que de deux, Socrate et Jésus, leurs histoires le prouvent. Il y a quelque temps j'ai entendu Taylor faire une remarque sur Socrate qui peut être appliquée à Jésus : c'était un si grand homme que, bien qu'il n'ait pas transmis à la postérité des écrits de sa main, son intelligence, ses paroles et sa grandeur nous parviennent à travers d'autres. Il est regrettable que son histoire ait été écrite et révisée par des hommes intéressés aux fraudes pieuses de la Religion. Et pourtant, malgré tout ceci, je vois sa splendeur.

Je suis moi-même en train de poursuivre la même marche instinctive que le plus humble des animaux humains — malgré ma jeunesse j'écris au hasard, m'efforçant d'atteindre les parcelles de lumière au sein d'une grande obscurité sans savoir la portée d'une seule affirmation, d'une seule opinion. Mais ne puis-je, en ceci, être sans péché ? N'y a-t-il pas des êtres supérieurs amusés par l'attitude gracieuse quoique instinctive, de mon intelligence, de même que je suis diverti par la vivacité de la belette ou l'anxiété du cerf ? Une querelle dans la rue est haïssable, mais les énergies manifestées sont belles ; l'homme le plus ordinaire montre une certaine grâce dans sa querelle. Peut-être nos raisonnements prennent-ils le même ton pour un être supérieur — quoique erronés, ils peuvent être beaux, voilà justement en quoi consiste la poésie ; et si elle est cela, elle n'est pas aussi belle que la philosophie, pour la même raison qu'un aigle n'est pas aussi beau qu'une vérité. Faites-moi confiance ; ne croyez-vous pas que j'essaie de me connaître ? Faites-moi confiance ; et vous ne croirez pas que je répète pour mon compte les vers de Milton :

*Here charming is divine Philosophy
Not harsh and crabbed as dull fools suppose
But musical as is Apollo's lute.*

Que la divine Philosophie est charmante,
Non pas dure et revêche comme le croient les sots,
Mais aussi musicale que le luth d'Apollon.

Non — pas pour moi-même — car je suis reconnaissant d'être dans un état d'esprit propre à les goûter convenablement. Rien n'est vrai avant d'être éprouvé, même un proverbe n'est pas un proverbe avant que votre vie ne l'ait illustré. J'ai toujours peur que votre sollicitude pour moi ne vous mène à craindre pour la violence de mon tempérament continuellement étouffé, et c'est pour cela que je ne comptais pas vous envoyer mon sonnet — mais relisez les deux dernières pages et demandez-vous si je n'ai

pas en moi ce qu'il faut pour supporter les vicissitudes du monde. Ce sera le meilleur commentaire de mon sonnet ; cela vous montrera qu'il a été écrit sans autre agonie que celle de l'Ignorance, sans autre soif que celle de la Connaissance poussée à bout. Même si mes premiers pas vers elle se sont faits à travers mes passions humaines, celle-ci m'ont quitté, j'ai écrit avec mon intelligence, et peut-être, je dois l'avouer, avec un peu de mon cœur.

Pourquoi ai-je ri ce soir ? Nulle voix ne le dira,
Ni Dieu ni Démon de réponse sévère
Ne daigne répondre du Ciel ou de l'Enfer.
Alors je me retourne vers mon cœur humain
Cœur ! Toi et moi sommes ici tristes et solitaires,
Dis, pourquoi ai-je ri ? O douleur mortelle,
O Ténèbres ! Ténèbres ! Dois-je me lamenter sans fin
Pour interroger vainement Ciel, Enfer et Cœur.
Pourquoi ai-je ri ? Je connais le terme de cet être
Ma fantaisie atteint ses joies extrêmes,
Mais je voudrais que ma vie cessât en ce minuit même
Et voir en lambeaux les étendards éclatants du monde.
Poésie, Gloire et Beauté sont intenses, il est vrai,
Mais la mort est plus intense. — La mort est le refuge de la vie.

Je me suis couché et j'ai goûté un sommeil ininterrompu. Sain je me couchai et sain je me levai.

A BAILEY.
14 août 1918

Pendant toute la période qu'il passe à Winchester, Keats n'écrit que deux fois à Fanny Brawne (avec qui sa correspondance a commencé en juin) le 16 août quelques jours après son arrivée, puis le 13 septembre, un jour où il a fait le voyage de Londres sans aller la voir. Il y a ensuite un nouveau silence d'un mois avant son retour définitif. Ceci témoigne de son effort pour se détacher d'elle. Il a maintenant adopté à son égard une attitude d'indifférence, ou du moins le prétend.

Milton l'absorbe, il est repris par le désir d'écrire un drame sous le signe de Shakespeare et de Kean, il s'analyse avec pondération et confie à Reynolds sans fausse honte ses réflexions sur la gloire dont par moments il se sent assuré.

...Nous nous sommes transportés à Winchester pour avoir l'avantage d'une bibliothèque, et nous trouvons que c'est une ville extrêmement agréable, enrichie d'une merveilleuse cathédrale et entourée d'une campagne très verte. Nous sommes dans un logement à peu près convenable et bon marché. Pendant ces deux mois j'ai écrit mille cinq cents vers que vous verrez sans doute, l'hiver prochain, avec d'autres, composés antérieurement. J'ai écrit deux contes, l'un tiré de Boccace qui s'appelle *le Pot de Basilic*, et un autre appelé *la Veillée de Sainte Agnès* sur une superstition populaire ; et un troisième, *Lamica*, à moitié fini. J'ai aussi écrit certaines parties de

mon *Hypérion* et complété quatre actes d'une tragédie. C'était l'opinion de la plupart de mes amis que je ne serais jamais capable d'écrire une scène. Je vais essayer d'effacer ce préjugé. Je souhaite très sincèrement que vous soyez satisfait quand les travaux que j'ai faits depuis notre dernière rencontre vous parviendront.

Une de mes ambitions est de faire une aussi grande révolution dans la façon moderne d'écrire le Drame, que celle de Kean dans la façon de le jouer. Une autre est de combattre la sensiblerie du monde des bas-bleus. Si j'accomplis ces deux choses dans l'espace de quelques années, je mourrai satisfait, et mes amis devront boire une douzaine de bouteilles de Bordeaux sur ma tombe.

Chaque jour, je suis de plus en plus convaincu qu'un grand écrivain est l'être le plus authentique du monde. Shakespeare et le *Paradis Perdu* deviennent tous les jours de plus grands prodiges pour moi. Je contemple les belles phrases comme un amoureux...

A FANNY BRAWNE.

16 août 1819

Ma chère Enfant,

Quelle excuse vous donnerai-je ? Je suis ici depuis quatre jours et ne vous ai pas encore écrit ; il est vrai que j'ai eu bien des lettres d'affaires ennuyeuses à liquider. J'ai été pris dans les serres du dernier acte de notre tragédie comme le serpent par l'aigle. Tout ceci n'est pas une excuse, je le sais, je ne prétends pas vous l'offrir comme telle, je n'ai pas le droit non plus de demander une réponse rapide qui me montre votre degré d'indulgence. Il me faudra rester quelques jours dans la brume. Je vous vois à travers une brume ainsi que vous devez me voir moi-même en ce moment. Ayez foi dans les premières lettres que je vous ai écrites, je vous assure que je sentais ce que j'écrivais. Je ne pourrais pas écrire de même maintenant. Les mille images qui depuis ont occupé ma pensée passent et repassent dans mon cerveau — mon esprit tourmenté, ma destinée incertaine, tout cela s'étend comme un Voile entre vous et moi. Rappelez-vous que les loisirs m'ont manqué pour songer beaucoup à vous et c'est peut-être aussi bien. Je n'aurais pas pu supporter les jalousies qui affluaient en moi et me hantaient alors que je n'étais pas encore si profondément plongé dans la vie imaginative.

J'aimerais, comme mes voiles sont gonflées, voguer sans interruption deux mois de plus. Je suis tout à fait en veine, en pleine fièvre et je ferai beaucoup de travail durant ces quatre mois.

Je m'aperçois en parcourant cette page qu'elle est fort peu amoureuse et galante. Je n'y peux rien. Je ne suis ni un officier qui bâille dans ses quartiers ni un pasteur-Roméo. Mon esprit est plein jusqu'aux bords comme une balle de cricket. Si j'essayais d'y ajouter quelque chose, il éclaterait. Je

sais que la majorité des femmes me haïrait à cause de cela et ne pourrait me pardonner d'avoir un esprit assez rude et assez sec pour les oublier. Oublier les plus brillantes réalités pour les mornes fantaisies de mon propre cerveau ! Mais je vous conjure d'y réfléchir en toute justice. Demandez-vous s'il ne vaut pas mieux vous expliquer mes sentiments que d'exprimer une passion artificielle. D'ailleurs, vous n'en seriez pas dupe. C'est dur, je le sais. Mon cœur semble être de fer maintenant. Je serais incapable de répondre convenablement à une invitation d'Idalia¹. Vous êtes mon juge, mon front est dans la poussière. Vous avez paru offensée d'une innocente et puéride petite plaisanterie dans ma dernière lettre. Je ne prétendais pas sérieusement que vous vous efforciez de me faire tenir ma promesse. Je vous en demande pardon. Il n'est que juste que votre fierté en ait été émue.

Vous dites que je peux faire ce qui me plaît. En conscience, je ne crois pas que cela me soit possible. Je suis au bout de mes ressources pour le moment et pour quelque temps, je crains. Je ne dépense pas d'argent, mais mes dettes augmentent. Toute ma vie, j'ai très peu pensé à ces choses, elles ne semblent pas être de mon domaine. C'est peut-être une phrase orgueilleuse, mais par le Ciel je plane aussi complètement au-dessus des affaires d'intérêt que le soleil au-dessus de la terre. Cependant, quoique je me montre fort insouciant de mon propre argent, je dois me montrer économe de celui de mes amis. Vous voyez comme je continue : comme autant de coups de marteau ! Je n'y peux rien, j'y suis forcé, poussé. Je ne suis pas assez heureux pour user de phrases mielleuses et de formules dorées. Je ne pourrais pas plus en ce moment vous parler avec douceur que si j'étais engagé dans une charge de cavalerie. Alors vous direz que je ferais mieux de ne pas écrire du tout. Dois-je le faire ?

Winchester est un très bel endroit. Il y a une magnifique cathédrale et beaucoup de monuments anciens dans les environs. Le petit cerceuil qui me servait de chambre à Shanklin est remplacé par une pièce spacieuse où je puis me promener à mon gré — et qui a une vue magnifique sur... la façade nue d'une maison. C'est étrange que je la préfère à la vue de la mer de notre fenêtre à Shanklin ! Je commençais à détester jusqu'aux portes des maisons là-bas. Le visage de la vieille dame d'en face était une plaie terrible, et la tête du pêcheur était aussi immobile que notre théière noire. (Mais à mon grand soulagement le bouton du couvercle a été cassé.)

Je commence à avoir une grande affection pour le pittoresque et je ne pourrai l'apprécier de nouveau qu'en vous voyant le goûter. J'ai été témoin à Cowes d'une des choses les plus amusantes que j'ai vues ces temps-ci. Le Régent à bord de son « yacht » (c'est ainsi je crois qu'il l'écrivent) avait jeté l'ancre en face — un superbe navire — et tous les yachts et les bateaux de la côte passaient et repassaient devant lui, l'encerclant et patrouillant à l'entour. Je n'ai jamais rien vu d'aussi silencieux, d'aussi léger et d'aussi gracieux. Comme nous traversions pour aller à Southampton un accident a failli se produire. Un bateau s'approchait, bien monté, avec deux officiers de marine à la poupe. Notre avant a pris leur beaupré en écharpe et l'a tranché au ras du pont. Si le mât avait été un peu plus solide, ils étaient ren-

1. Vénus, ainsi appelée à cause de la ville d'Idalium à Chypre, où elle était honorée.

versés. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer nos marins au cours de ce petit incident. De tout l'équipage, ni un officier, ni un homme n'a bronché. A peine ont-ils remarqué la chose, même par quelques mots.

Excusez la dureté de cette lettre et voyez-y la preuve que je ne puis penser à vous sans une certaine violence, même si elle vient mal à propos.

Encore au moment de vous quitter, il me semble que quelques instants de plus accordés à votre souvenir pourraient me décristalliser et me dissoudre. Il ne faut pas que j'y cède, mais que je retourne à mes écrits. Si je meurs, j'aurai au moins lutté jusqu'à la dernière minute. O mon amour, vos lèvres redeviennent douces pour mon imagination — il faut que je les oublie.

A REYNOLDS.
24 août 1819

Mon cher Reynolds,

Par ce courrier j'écris à Rice, qui vous dira pourquoi nous avons quitté Shanklin et comment nous aimons cet endroit. En effet, je n'ai guère autre chose à dire, menant une vie si monotone, à moins de vous faire le récit de mes sensations et de mes cauchemars. Vous ne m'y trouveriez pas du tout malheureux, car toutes mes pensées et tous mes sentiments de nature égoïste et mes spéculations intimes continuent chaque jour à me rendre de fer. Je suis de plus en plus convaincu que bien écrire vient après bien agir, qui est la chose la plus élevée du monde ; le *Paradis Perdu* devient ainsi une merveille plus grande encore. Plus je prends conscience de ce que ma diligence pourra sans doute réaliser avec le temps, plus mon cœur se dilate d'orgueil et d'obstination. Je sens qu'il est en mon pouvoir de devenir un écrivain populaire. Je sens que j'ai la force de refuser les suffrages empoisonnés d'un public. Mon propre être, dont je sais qu'il est, devient pour moi plus important que la foule d'ombres qui habitent un royaume, sous la forme d'hommes et de femmes.

L'âme est un monde en elle-même et elle a suffisamment à faire dans sa propre maison. Je ne pourrais pas me passer de ceux que je connais déjà et d'un bœuf, capables d'endurer le choc des pensées extrêmes sans blessure et des sensations sans lassitude, je pourrais passer ma vie presque seul, dût-elle durer quatre-vingts ans. Mais je sens que mon corps est trop faible pour me soutenir jusqu'à ces sommets, je suis continuellement obligé de me réprimer et de m'efforcer à n'être rien. Ce serait vain d'essayer de vous écrire d'une manière plus raisonnable. Je ne puis parler que de moi, et que dire sinon ce que je ressens ? Si vous déplorez mon état d'excitation, je vais remettre vos impressions dans la bonne voie, en mentionnant que cet état est le seul qui convienne à la meilleure sorte de poésie. Or, voilà la seule chose qui m'importe, et pour laquelle je vis...

A FANNY BRAWNE.
juillet 1820

...
Les hommes sont vindicatifs, ne faites pas attention à eux, aimez-moi seulement. Si j'étais sûr de cela, la vie et la santé me seraient un paradis, et la mort elle-même serait moins pénible. J'ai tellement envie de croire à l'immortalité. Je ne pourrai jamais vous dire un complet adieu. Si c'est ma destinée d'être heureux avec vous ici-bas, combien brève néanmoins est la plus longue vie. Je désire croire à l'immortalité. Je désire vivre avec vous à jamais. Ne laissez jamais mon nom passer entre vous et ces rieurs ; si je n'ai d'autre mérite que mon grand amour pour vous, il doit suffire à me rendre sacré et à m'épargner d'être mentionné en une telle compagnie. Si j'ai été cruel et injuste, je jure que mon amour a toujours été plus grand que ma cruauté qui n'a duré qu'une minute, alors que mon amour, quoi qu'il advienne, durera éternellement. Si les concessions que vous m'avez faites ont blessé votre fierté, Dieu sait qu'il y avait plus de fierté dans mon cœur quand j'ai pensé à vous. Votre nom ne passe jamais mes lèvres, ne laissez pas le mien passer les vôtres. Les gens ne m'aiment pas.

Même après avoir lu cette lettre vous voulez me revoir ? Je suis assez fort pour aller vous voir, mais je n'ose le faire. Ce sera pour moi une telle souffrance de vous quitter de nouveau. Mon amour chéri, j'ai peur de vous revoir, je suis fort, mais pas assez pour vous voir. Mon bras vous entourerait-il jamais de nouveau et alors serai-je obligé de vous quitter encore ? Mon doux amour, je suis heureux tant que je crois votre première lettre. Laissez-moi seulement être certain que vous m'appartenez de cœur et d'âme. Je mourrai plus heureux que je ne pourrais vivre autrement. Si vous me trouvez cruel, si vous considérez que je vous ai offensé, pensez-y encore et regardez dans votre cœur. Mon amour pour vous est « vrai comme la vérité simple et plus simple que l'enfance de la vérité ¹ » comme je crois vous l'avoir déjà dit. Comment aurais-je pu vous mépriser ou menacer de vous abandonner ? Je n'ai pas agi dans un esprit de menace envers vous, non, c'était ma profonde misère intérieure qui s'exprimait.

Mon exquisse, ma délicieuse, mon angélique Fanny, ne me prenez pas pour un garçon si vulgaire. Je supporterai la maladie et je croirai à l'amour autant que mes forces le permettent.

A LA MÊME.
Août 1820

Je n'écris ceci qu'au dernier moment pour qu'aucun regard ne le voie.

Mon Enfant chérie,

Je voudrais que vous puissiez inventer des moyens de me rendre heureux sans vous. Je suis d'heure en heure plus concentré en vous, toute autre chose prend dans ma bouche un goût de cendre. Il me semble impossible d'aller en Italie. Le fait est que je ne puis vous quitter et n'aurai jamais une minute de contentement jusqu'à ce qu'il plaise au hasard de me faire vivre

avec vous pour de bon. Mais je ne vais pas continuer à ce rythme. Une personne bien portante comme vous êtes ne peut concevoir les affres que traversent des nerfs et un tempérament comme les miens. Quelle est l'île où vos amis se proposent de se retirer ? Je serais heureux d'y aller seul avec vous mais non avec du monde. Les médisances et les jalousies de nouveaux colons qui n'ont rien d'autre pour se distraire sont insupportables. Mr Dilke est venu me voir hier et sa visite m'a causé beaucoup plus de peine que de plaisir. Je ne pourrai plus jamais revoir aucun de ceux qui se retrouvaient à Elm-Cottage et à Wentworth-Place. Ces deux dernières années ont laissé sur mes lèvres un goût empoisonné. Si je ne puis vivre avec vous je vivrai seul. Je ne pense pas que ma santé s'améliorera beaucoup tant que je serai loin de vous. Tout ceci fait que j'écarte l'idée de vous revoir. Je ne puis souffrir ces éclairs de lumière et retourner ensuite dans mes ténèbres. En ce moment, je ne suis pas aussi malheureux que si je vous avais vue hier. Être heureux avec vous paraît tellement impossible. Il faudrait une étoile plus heureuse que la mienne. Cela ne sera jamais.

Je vous renvoie un passage d'une de vos lettres que je vous demande de changer un peu. Je voudrais (s'il vous plaît de le faire) que la chose me fût exprimée moins froidement. Si ma santé pouvait le supporter, j'écrirais un poème que j'ai dans l'esprit et qui serait une consolation pour tous ceux qui sont dans la même situation que moi. Je montrerais un être amoureux comme moi d'un être vivant dans une liberté aussi grande que la vôtre. Shakespeare résume toujours les choses d'une manière souveraine. Le cœur de Hamlet était rempli d'une misère semblable à la mienne quand il disait à Ophélie : « Allez au couvent, allez, allez. » En vérité, je voudrais renoncer à tout sur l'heure. J'aimerais mourir. Je suis écœuré de ce monde brutal auquel vous souriez. Je hais les hommes et les femmes plus encore. Je n'entrevois dans l'avenir que des épreuves. Où que je sois l'hiver prochain, en Italie ou nulle part, Brown sera auprès de vous avec ses inconvenances. Je ne vois aucune perspective de repos. Supposez que je sois à Rome, eh bien, je vous verrai comme dans une lanterne magique aller et venir par la ville à toute heure. Je voudrais que vous puissiez m'infuser dans le cœur un peu de confiance en la nature humaine. Je ne puis en éprouver aucune. Le monde est trop brutal ; je suis heureux qu'il existe une chose comme la tombe. Je sais que je n'aurai jamais de repos que là. En tout cas, je me donnerai d'ici là la satisfaction de ne plus jamais voir Dilke ni Brown, ni aucun de leurs amis. Je voudrais être plain de foi dans vos bras ou être frappé par la foudre. Dieu vous bénisse.

Septembre 1820 : Keats part pour l'Italie, « dans l'espoir de se rétablir ».

Décembre : il est pris de violentes hémorragies.

Janvier : « ses souffrances sont indescriptibles », note un témoin. Keats passe les dernières journées à murmurer : « Je serai bientôt mis dans la tombe tranquille... Dieu soit loué pour cette tombe tranquille... Oh, je sens la terre froide qui me recouvre et les fleurs qui poussent sur moi ».

Et dans un accès de lassitude : « Combien de temps durera cette vie posthume ? »

Il meurt le 23 février 1821.